

Félix Castan dans L'Humanité

Voici deux articles de Félix Castan dans L'Humanité. Avec quelques commentaires. J-P Damaggio

Mardi, 15 Décembre, 1992
L'Humanité

Dialogue avec Joe Bousquet¹

Où l'on parle des troubadours et de leur trace, en un moment où, pour certains, la langue d'oc n'existait pas².

LE 11 juin 1956, Aragon écrit à Félix-Marcel Castans. Personne ou presque ne connaît, à l'époque, à Paris, l'occitaniste de Montauban. Mais celui-ci a adressé au poète une lettre faite d'admiration et de critiques. Loin d'y voir une insolence, Aragon répond par une longue et chaleureuse missive. Ce texte, que nous publions, est donc un inédit. Il témoigne d'abord de l'intérêt porté par Aragon à la culture occitane (c'est de cet aspect relativement peu connu qu'il s'agit dans notre entretien avec F.-M. Castans). Il soulève ensuite des questions capitales, sur les rapports de la poésie, du communisme et de la «critique des masses» en art... Rappelons que l'incident auquel il est fait allusion est le blâme du parti, le sien, que lui avait valu la reproduction à la une des «*Lettres françaises*» du fameux portrait, par Picasso, d'un jeune homme nommé Staline à la mort du «maréchalissime»³.

- Quel rapport Aragon a-t-il entretenu avec la culture occitane ?

- C'est pendant la guerre, je pense, qu'Aragon rencontre René Nelli. Il a été probablement démobilisé à Ribérac. Il découvre alors Arnaud Daniel, l'un des plus grands troubadours du XIIe siècle et qui a été le maître de Dante. On n'a pas fait mieux en matière de virtuosité prosodique.

- Qu'y apprend-il ?

- D'abord, que ce sont les troubadours qui ont découvert la rime. A cette époque, Aragon est dans la ligne de la recherche d'une tradition nationale en poésie. Or, ce sont les troubadours qui ont inventé la rime en Europe. De cette rime, Aragon parle alors avec Joe Bousquet. Bousquet dit en substance que, pour lui, la rime c'est l'interlocuteur nocturne, l'appel au songe, au mystère. Aragon répond que, pour lui, c'est l'interlocuteur diurne, c'est l'appel de la rime qui le fait plonger dans le monde réel, dans le monde de la lumière, dans le monde de l'activité des hommes, du mouvement des choses. L'aurait-il formulé ainsi plus tard? je ne sais pas.

¹ Titre bizarre sans rapport avec le sujet.

² C'est là un coup de pied en direction d'André Marty qui avait publié un article ayant ce titre en 1952, titre sans rapport avec l'article ! Félix Castan l'évoque dans l'entretien.

³ C'est la «critique de masse» évoquée par Aragon.

- Les troubadours, c'est aussi l'amour courtois. Aragon y a-t-il été sensible?

- Oui, peut-être, c'est le moment où il écrit «les Yeux d'Elsa». Mais je crois aussi que l'amour d'Aragon est plus proche de l'amour des surréalistes que de l'amour des troubadours, plus proche de l'amour de Breton, d'Eluard. Cela dit, il y a bien un fil qui le relie aux troubadours.

- L'idéalisation de la «dame»?

- Oui, ce peut être cela. La femme, comme il dira plus tard, qui est l'avenir de l'homme. Mais il ne lui donne tout de même pas la dimension qu'elle a chez les troubadours.

- Aragon a composé une préface remarquable à l'anthologie de la poésie occitane d'Andrée-Paule Lafont. Venant d'un poète réputé parisien, cela a pu surprendre...

- Pas moi, parce que cet intérêt pour la culture d'oc s'est manifesté chez Aragon dès qu'il a pris en main la direction des «*Lettres françaises*». Il y a créé une page sur ce que l'on appelait les cultures régionales. Marie-Laure de Noailles, un jour, m'a dit: «Comment cela se fait-il que les «*Lettres françaises*» soient le seul journal en France à parler de la culture occitane?» Elle en était très étonnée. Dans la préface d'Aragon à l'anthologie, il y a une chose qui m'a toujours frappé et que je cite dans mon livre sur l'Occitanie. Aragon dit en substance que c'est un grand drame de n'avoir pas pu intéresser les gens de sa famille spirituelle, ses amis, ses camarades, à la musique de la poésie occitane, qui est irremplaçable. C'est très important parce qu'il a vu la chose, lui, sous l'angle littéraire. Je suis irrité quand on traite de la culture occitane uniquement sous l'angle politique. Ce sont les œuvres qu'il faut analyser. La grande leçon d'Aragon est d'avoir considéré les œuvres occitanes comme une littérature, comme une poésie, comme une voix particulière.

De tous les acquis dans la pensée du Parti communiste concernant la culture occitane, je m'en suis rendu compte un jour, il n'y a rien d'utilisable, sauf Aragon, et je ne dis pas cela pour le magnifier après coup⁴. Il y a des choses chez lui qui m'emballent moins. Maurice Thorez a expliqué que ce n'était pas l'intérêt des ouvriers agricoles de conserver leur langue. André Marty, lui, avait publié un article à la une des journaux du Midi où il écrivait, affirmant que la langue d'oc n'existe pas. Et, à cette époque, on me disait: «Qu'est-ce que tu fous dans ce parti?»

- C'est cela aussi, la fonction du poète ?

- Il ne se pose pas d'abord des problèmes politiques. Il lit, il s'efforce d'entendre l'œuvre. Aragon a aidé à comprendre la littérature occitane. Cela n'a pas eu des effets considérables parce que les conséquences étaient difficiles à exploiter, il ne faut pas grossir les choses mais, ne serait-ce qu'au travers de ses échanges avec Nelli, il a favorisé le dialogue, pour moi très important. Propos recueillis par Charles Silvestre

⁴ Il ne magnifie pas Aragon par cette phrase... ni les autres communistes qui ont tant fait !

Mardi, 15 Décembre, 1992
L'Humanité
La Lettre d'Aragon à Félix Castan

Paris, le 11 juin 1956

Cher Camarade,

Je veux d'abord vous remercier de votre lettre que j'ai lue avec un grand intérêt ; vous remercier pour la lettre et, au-delà de ce qui est dit, pour le ton et le sentiment de cette lettre.

Je me souviens parfaitement de celle que vous aviez envoyée il y a quelques années aux «*Lettres françaises*» et qui y a été publiée⁵, pour cette raison que tout ce qui touche aux questions d'oc ne saurait me laisser indifférent. (...)

Que l'atmosphère alors n'était pas favorable à la formule que nous désirions vous et moi, c'est ce dont vous pouvez vous rendre compte si vous vous rappelez de l'usage qui a été fait dans «*les Lettres françaises*» de la «critique de masse» au mois de mars 1953. Le très pénible incident de cette époque a eu au moins, par la suite, cet effet heureux, par réaction, d'assurer l'indépendance de la direction véritable du journal. Vous remarquerez que c'est à partir de ce moment que s'est surtout faite l'évolution que vous approuvez.

Ce que vous dites de la poésie et, à ce sujet, de la diversité des visages qu'en particulier les poètes communistes peuvent donner à leur parti, comment ne l'approuverais-je pas? Vous savez, du reste, que pour les peintres j'ai quelque responsabilité dans le fait que, parmi nous, un Matisse, un Picasso, un Léger, malgré la pseudo «critique de masse», ont acquis droit de cité. Comment aurais-je une position différente en littérature, où, vous le savez aussi, il m'arrive à contre-courant de défendre, dans des limites bien précises, c'est entendu, un Barrès ou un Claudel ? (...)

Mais, sans doute où je ne serai pas tout à fait d'accord avec vous, c'est que, parlant des poètes communistes, ce qui est une chose (c'est un fait qu'un poète a la carte du parti), vous généralisez de là à la poésie communiste. Voyez-vous, la poésie des communistes n'est pas précisément la poésie communiste et, en tout cas, on ne peut pas demander à tous les communistes de la reconnaître comme telle. Si je dis que je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point, ce n'est pas pour opposer à une conception de la poésie communiste une autre, mais simplement pour introduire une nuance qui me paraît essentielle et qui, pour ma part, a comme conséquence de me donner un grand esprit de réserve pour ce qui est de la définition d'une poésie proprement communiste. Je ne crois pas avoir jamais employé cette expression. C'est même cela qui fait que je parle de poésie nationale, et non de poésie communiste.

Et ça m'amène tout naturellement à vous dire deux mots de ce poème dont je suis heureux qu'il vous ait, au moins partiellement, plu⁶.

⁵ Je vais tenter de retrouver la dite lettre.

⁶ Impossible de savoir de quel poème il s'agit exactement.

Voyez-vous, mon cher Castan, je vais faire quelque chose de très désagréable pour moi : je vais risquer de perdre votre approbation pour les strophes qui vous ont plu. J'entends parfaitement ce que vous voulez dire, et je suis d'ailleurs très touché que vous ayez entendu aussi ce que j'avais écrit ; cela pour d'autres raisons. Mais, en fait, ce poème a été écrit en octobre 1955⁷ et il est en réalité le poème liminaire de quelque chose qui, par la dimension au moins, ressemble à «les Yeux et la Mémoire». Je ne dis pas que ce que vous avez cru entendre en est tout à fait absent; bien sûr, même si je parle de ma jeunesse, ou du Moyen Age, il y a toujours dans ce que j'écris un élément actuel. Mais le poème de plusieurs milliers de vers qui débute par cette petite entrée en matière, est entièrement un poème sur ma jeunesse. C'est là la raison de ce qui vous paraît un développement superflu.

Les strophes 4 à 15 ont pour moi des raisons d'être qui dépassent le poème publié dans «*les Lettres*». Je ne dis pas cela pour défendre à tout prix des vers qui ne valent peut-être rien. Je vous assure que je suis ouvert à la critique lorsqu'elle vient d'hommes animés du genre de sentiments qui sont les vôtres. Mais, peut-être ici, faites-vous une réalisation d'hypothèse⁸ et ne m'entendez-vous pas, parce que c'est autre chose, pour l'instant, que vous avez envie d'entendre. Je peux très bien le comprendre. Nous sommes, l'un et l'autre, des hommes que troublent sans doute les mêmes choses.

Tout cela, qui est déjà trop long, est dit bien à bâtons rompus, sans art, sans artifice. Dans ces jours-ci, je ne suis guère capable d'écrire, ce qui s'appelle écrire. J'ai «parlé» cette lettre. Ne me jugez pas trop sur elle. Il y a des moments dans la vie des hommes où répondre à une lettre comme la vôtre demande un effort que vous n'imaginez pas. Je ne l'aurais pas fait, si je n'avais pu la dicter. Pardonnez-moi donc de vous écrire à la machine et non à la main.

J'ai pensé qu'il y a quelques années, à une lettre à laquelle vous teniez, il n'avait pas été répondu, même mal, et que cela vous avait fait triste. Alors, j'ai fait de mon mieux.

Très sympathiquement à vous.

P.S. - A vrai dire, la page «Desnos, etc.» avait été pensée par nous, aux «Lettres», comme la première d'une série: la génération qui va de Tzara à Patrice de La Tour du Pin (c'est-à-dire un peu plus que la mienne), puis la génération que vous appelez intermédiaire jusqu'aux découvertes de 1950, et enfin les jeunes, les sans-nom, avec les derniers venus, inédits. Puis les exigences de ce Minotaure, l'actualité, nous a fait remettre de semaine en semaine... ce qu'au bout du compte nous devons attendre la fin de cette maudite «Saison de Paris», pour ne le publier que dans le calme tropical du mois d'août.

ARAGON.

⁷ Sans doute un poème du Roman inachevé peut-être le premier, Sur le pont neuf j'ai rencontré.

⁸ "une réalisation d'hypothèse" peut-être une observation majeure ?

Vendredi, 9 Juillet, 1999
L'Humanité

La République sera forte de la liberté des cultures
Par Félix-Marcel Castan, poète occitan.

La reconnaissance des langues régionales ne risque-t-elle pas de porter atteinte à l'unicité de la République ? À cette question, je réponds : c'est la non-reconnaissance des langues qui casse l'unicité de la République. Il faut sortir de la confusion. La notion de langue ne peut être détachée de la notion de culture : une langue régionale est une langue qui n'a ni support politique ni littérature véritable. Elle est respectable en soi. Elle participe en général d'un système linguistique qui la dépasse.

Mais une langue distincte, qui possède une littérature dont l'humanité ne peut faire fi, ne saurait être qualifiée de régionale. Parlons donc des "langues de France", qui font entendre leur voix dans les échanges culturels, comme sujets d'un débat permanent... Il y a ainsi des sujets littéraires qui devraient avoir droit de cité dans les problématiques du temps, mais que la France telle que nous la connaissons renvoie au néant. L'unité de la République des écrivains et des citoyens de seconde zone. Une sous-culture. Une infra citoyenneté. Des étages dans la conscience républicaine.

Depuis deux siècles, la France vit une telle schizophrénie. Ce qu'on appelle unicité est la rationalisation de cette fracture. Et les mauvais républicains seraient ceux qui contestent la légitimité de l'exclusion ! Ceux-là qui réclament une République fraternelle qui soit au service de la liberté de tous et de la diversité, sans laquelle la culture n'est qu'un vain mot. L'unicité n'est pas un concept de la culture : la culture est diverse ou n'est pas. Tout mimétisme, tout métissage est anti-culturel ; la culture est dialogue, producteur d'identités. Elle se nourrit d'altérités. J'aime l'autre, je m'ennuie avec moi-même.

Le Festival de Montauban a organisé cette année un débat sur le thème : République (politiquement) une et divisible (culturellement). Les partis politiques ont été invités à y participer : aucun ne s'est fait représenter. Le thème est tabou. Tant que ce tabou ne sera pas levé, on parlera de décentralisation, comme on le fait depuis tant d'années, stérilement. C'est le domaine du sacré. Or, l'avenir de la nation exige impérativement un grand sacrilège, la profanation du Temple... Les cultures sont là, les littératures et leurs langues.

La reconnaissance franche des langues sera la pierre de touche d'une décentralisation dont chacun sait qu'elle ouvrira les portes de l'avenir, pour les gardiens du Temple eux-mêmes, les voies d'une nation réconciliée, ainsi qu'Aragon le souhaitait. Ce n'est pas aux cultures, aux langues et aux peuples de s'adapter à la République. C'est à la République d'assumer sa responsabilité à leur égard, et de trouver les formes de la liberté de ses

citoyens tels qu'ils sont. La décentralisation constitue la meilleure propédeutique, pour la conception d'une Europe nécessairement plurielle, et pour les pratiques supranationales qu'elle implique, le dialogue des identités, et le plurilinguisme.

Autre question : quel rapport peut-on imaginer entre les langues régionales et la langue française menacée ? Je ne suis pas plus pour l'épuration linguistique que pour l'épuration ethnique. Je trouve insupportable qu'on puisse poser de pareilles questions : détruire une culture et une langue qui la véhicule est un crime contre l'humanité. C'est de cela qu'il s'agit. Les droits imprescriptibles de l'humanité interdisent de tuer Paul pour faire vivre Pierre. Déontologie médicale. Serment des acteurs de culture dignes de ce nom.

Nous allons vers un nouveau type d'homme, pour qui ces dilemmes archaïques seront barbares et honteux. L'idéal du futur, c'est le bilinguisme, un bilinguisme originel, sans retour possible au monolinguisme. Personnellement, je dispose de deux langues, et j'emploie tour à tour celle qui correspond le mieux à ce que j'ai à dire. Tout est combat, même l'usage des langues : nous combattons pour cette humanité qui articulera ses relations sur le pluralisme. Non un pluralisme timide. Mais un pluralisme fondateur de civilisation... Une humanité universellement dressée contre la peine de mort, contre les réductionnismes et les unitarismes mortifères, et les abbés Grégoire.

Note de l'auteur : Le concept philosophique a priori, c'est l'homme, non la nation. Le concept juridique a priori, c'est l'humanité. La nation et la République ne sont pas des fins en soi : elles sont des instruments. Au service de l'homme et de l'humanité. Non l'inverse !